F Rc 3
24613 a
Case
FRE
22667

[Marmontel]

LE CHIEN
APRÈS LES M...

[Moines]

THE NEWBERRY LIBRARY

LE CHIEN
APRÈS LES M...

MES bons fraparts, salut & joie,
Filles, bon vin & toute liberté,
Voulez-vous bien que je déploie
De votre sainte humanité
Les tours fripons, la subtile science
Que vous savez employer en amour,
Et qui rend votre Révérence
La fable comique du jour ?

Quand on vous voit dans le saint Temple,
Tout aussi-tôt on vous prend pour des Saints,
Et l'on vous croit le modèle & l'exemple
De notre peuple & de nos Souverains.
Maintien dévot, allure bigotique,
Les yeux au Ciel, & le cœur aux enfers,
Vous chiffonnez votre minois mistique,
Et regardez le bon Dieu de travers.

Notre peuple idiot vous regarde en extase,
Du saint culte vous croit le soutien & la base :
Il ne soupçonne point votre mauvaise foi ;
Vous êtes devant lui l'oracle de sa loi.
Pauvre vulgaire, hélas! que je vous plains,
De regarder tant de démons humains,
Comme l'écho qui du Ciel nous répète

L'ordre sacré dont il est l'interprète !
Mes chers Patrons, nourrissons de Bacchus,
Enfans gâtés, vrais suisses de Vénus,
Il est donc tems d'arracher votre masque,
Et de montrer à découvert,
En face de tout l'univers,
Votre minois hypocrite & fantasque,
Vos procédés fourbes & papelards,
Clos & fermés dans vos esprits caffards.

Ecoutez-moi, mes très-Révérends Peres :
Honorez-moi de vos regards sévéres ;
Je ne crains point de me moquer de vous :
Vous le savez, vous le méritez tous.
Sous votre froc crasseux, régne un œil d'impudence,
Avec un front d'airain, trône de l'insolence ;
Vous osez insulter à tout le genre-humain,
Même le regarder avec un air hautain ;
Et dans la crasse & l'ignorance,
Livrés à la molle indolence,
Vous nous prêchez la douce oisiveté
Comme le ciel de la félicité.
N'allez pas me traiter de calomniateur,
De chien traître & mordant, de cynique censeur ;
Graces à Dieu, connu pour honnête homme,
Je suis prôné dans Paris & dans Rome,
Pour avoir trop aimé la vérité ;
Et chacun sait, qu'ami de l'équité,
Je rends justice à l'éminent mérite,
Mentalement ou de parole écrite.

Mais pour vous, je ne puis, mes pauvres Andouillards,
Vous traiter autrement que d'insignes Paillards.
J'en ai de bons témoins dans toutes les familles,
Tous prêts à témoigner que vous êtes des drilles,
Des égrillards habiles au pipeau,
Savans dans l'art du plus fin m....
Vrais excroqueurs du plus fier pucelage,
Soit dans la ville, ou bien dans le village.

Chacun se plaint, & c'est avec raison,
Que vous allez de maison en maison,
Non pas pour exhorter à la gloire éternelle,
Mais bien pour y guetter quelque jeune pucelle
Douce, simple, innocente, & peu faite à ces jeux,
Où brille tout l'éclat de vos célestes feux.

Si par hazard un minois agréable
S'offre à vos yeux sous un aspect aimable,
Dieu! quels ressorts n'employez-vons donc pas,
Pour conquêter tant de brillans apas?
D'abord vous ne parlez que vertu, que sagesse,
Vous traitez d'odieux le beau nom de tendresse;
Vous ne savez prêcher que la gloire du ciel,
Et le détachement de tout bien temporel.
En peu de tems la jeune & tendre Elise.
Auprès de vous se familiarise.
Parler toujours du ciel, l'insipide propos!
A l'esprit il faut bien donner quelque repos.
Après le Ciel advient la bagatelle,

Conte du jour, hiſtoire ou bien nouvelle ;
Satan, la chair ſont un peu plus parlans,
Et l'on en vient à des diſcours galans ;
On fait jouer un coup d'œil, un ſoûrire,
En ſilence on exprime un mutuel martyre:
On gémit à l'envi, l'on dévoile ſes feux,
On n'a plus tant d'horreur pour un froc odieux.

Eliſe dit tout bas : dans le fond c'eſt un homme,
Tout auſſi-bien mâté qu'un Cardinal de Rome.
Que m'importe après tout? il paroit très-charmant.
Fins matois, vous ſavez bien connoître l'inſtant,
Et monter le cadran ſur cette heure fatale,
Oú Florinde perdit ſa vertu de veſtale.
Oui, c'en eſt fait, Eliſe eſt donc perdue ſans fin ;
De ſage qu'elle étoit elle devient Catin.

Une famille en pleurs gémit & ſe déſole ;
Et tandis qu'en ſecret le plaiſir vous conſole,
Vous ſavez vous moquer, & du qu'en dira-t'on,
De tous les bruits publics & d'un mauvais renom.
Eliſe cependant met ſon poupon au monde,
Tout prêt à recevoir la formule de l'onde ;
Ses larmes & ſes cris marquent ſon repentir,
Après la roſe vient l'épine du plaiſir.
Parens, amis, voiſins, & toute la ſequelle
Sont bien-tôt informés de la triſte nouvelle :

On entend un bruit ſourd : chacun ſe dit tout bas :
Hélas ! eſt-ce bien ſûr ? Qui donc a fait ce cas ?
Eliſe paroiſſoit remplie de la ſageſſe,
Et même haïſſoit juſqu'au nom de tendreſſe ;
Aſſidue à l'Egliſe, aux Offices divins,
Elle portoit au Ciel des regards ſi benins !
Point d'amans fréquentés, point d'intriguante allure
Capable à l'engager à ce fait de nature.
Pauvre Eliſe, qui donc a pu vous culbuter ?
Attendez, dit quelqu'un : je m'en vais deviner.
Ce gros Pere Lucas, à la joue bourſoufflée,
Chez elle alloit ſouvent paſſer une ſoirée.
Oh ! le fait eſt certain ; c'eſt ce ruſé frocard,
Qui ſon futur mari d'avance a fait cornard.
Ne vous y frottez pas ; car une robe noire
En ſait ſouvent plus loin que ſon ſimple grimoire.
Ainſi pour en venir à la concluſion :
Tout Moine de la chair a forte paſſion.

Engraiſſés & nourris dans la fainéantiſe,
Veillant au réfectoir & dormant à l'Egliſe,
Sur un lit Sybarite étendus mollement,
Vous donnant quelquefois quelque doux mouvement,
Confeſſez de bon cœur, mes chers peres conſcripts,
Que vos rares exploits ne ſont pas tous écrits.
Oh ! qui ſauroit vos ſecrettes menées,
Tous vos détours, toutes vos équipées

Auroit beau jeu d'exercer ſon pinceau,
Et de fraper le plus rare tableau.
L'on y verroit un aſſemblage informe
De zèle amer, de fanatiſme énorme ;
L'intolérance avec la cruauté,
Le bigotiſme & l'inhumanité,
La volupté jointe à l'ivrognerie,
La caffardiſe avec la momerie.

On ne l'a vu que trop : de combien de revers
N'accablez-vous point ceux qui tombent ſous vos fers ?
Sortez de vos tombeaux, manes du Monachiſme,
Ombres que fit périr la main du deſpotiſme,
Victimes de la haine & des triſtes erreurs,
Racontez-nous ici l'excès de vos douleurs.

Ciel, terre, mers tremblez, & vous profonds abîmes,
Dans vos gouffres cachez la noirceur de vos crimes ;
Mais non, qu'elle paroiſſe, & que tout l'univers
Déplore en gémiſſant des excès ſi pervers.
Mortels, écoutez-les, ces ombres malheureuſes,
Qui vont faire éclater leurs complaintes affreuſes ;
Le portrait effrayant de leur vive douleur,
Du monaſtique état vous peindra mieux l'horreur.

Habitans fortunés du ſéjour de la terre,
O vous tous qui jamais d'un joug dur & ſévére
N'avez porté le poids ; rendez-vous attentifs,

Pénétrés

Pénétrés de nos cris lugubres & plaintifs.

Comme vous autrefois, enfans de la nature,
Nous jouiſſions en paix d'une liberté pure;
Le ciel dans ſa bonté, propice en ſes deſtins,
Nous avoit mis au rang du reſte des humains:
L'enfance & le berceau pour nous eurent des charmes,
Nous ignorions encor les chagrins, les allarmes;
Notre paiſible cœur ſavouroit à longs traits
Du plaiſir d'exiſter les fortunés attraits;
Et la ſimplicité jointe avec l'ignorance
Savoit nous conſerver dans la pure innocence,
Les redoutables fers auxquels ſont aſſervis
Tant d'hommes malheureux nous étoient inouis.
Ces déplorables noms d'erreur, de fanatiſme,
De haine, de parti, de ſecte & monachiſme,
N'avaient jamais frappé nos tendons délicats;
Nous étions à l'abri de tant d'affreux ébats.
Mais à peine eûmes-nous atteint cet âge tendre,
Où pour divers états on commence à prétendre,
La fiére ambition, l'intérêt odieux
Vinrent tout auſſi-tôt nous rendre malheureux.
Un pere impitoyable, une mere barbare,
Au faux zele livrés, des bonzes du Ténare,
Sous le prétexte ſaint de conquérir les cieux,
Nous firent embraſſer leur état douloureux.

Du bien-être apparent dont jouiſſent les Moines,
Bien-être fort contraire à celui des Antoines,

On nous fit un portrait agréable & flatteur ;
A tous on promettoit le comble du bonheur,
Pauvre jeuneſſe, hélas ! Que vous êtes à plaindre
De vous laiſſer ainſi par amorce contraindre ?
On vous promet beaucoup, & l'on vous tient fort peu :
On retrouve le Diable où l'on croit trouver Dieu.

A la ſéduction bien-tôt s'unit la force.
Nous étions menacés d'un éternel divorce,
Par violence contraints de choiſir la priſon,
Ou bien d'abandonner pour toujours la maiſon.
Simples & ſans raiſon, hélas ! quel parti prendre ?
Malgré nous il falloit ou périr ou ſe rendre ;
Bien boire, bien manger, ne rien faire, & dormir
A nos yeux paroiſſoit cependant un plaiſir.
Quelque triſte que fût le ſombre état du cloître,
Nous y croyions trouver un tranquille bien-être.
Pour éviter l'humeur d'un pere qui peſtoit,
Nous allions au couvent, où l'on careſſoit.
Un Pere Révérend à barbe papeline,
Un autre au menton fin, raſé pour Jacqueline
S'en venaient gravement nous dire : mes enfans ;
Ici l'on vit heureux : tout abonde céans :
Nous mangeons gros poulets, perdrix, faiſans, bécaſſes,
Chaque jour eſt pour nous un jour de dédicace.
Bon pain, excellent vin, bonne table & bon lit,
A bouche que veux-tu le couvent nous nourrit ;
Nous prions tous le ciel que nos biens il augmente,
Que de ſouffrir la ſoif ſa bonté nous exempte ;

Et par proviſion nos caveaux bien garnis
Humectent nos goſiers de trop d'ardeur épris.

A cet heureux bien-être, ajoûtons, mes chers freres,
Que vous ne vivrez plus ſous vos peres & meres;
Plus grondés, plus punis; careſſés & chéris,
Vous ſerez tous ici comme en un paradis:
La paix & le repos ſeront votre partage;
Vous pouvez méditer à l'ombre du treillage,
Lequel eſt le meilleur, ou du vin de Tokay,
Ou du ſaint Emillon, ou du fin Epernay.
De nos réfléxions c'eſt là la plus profonde:
Nous penſons au bon vin & rarement à l'onde.
Vos yeux ſeront flattés délicieuſement:
Contemplez ces jardins, ce parterre charmant.
Au déclin du ſoleil, au lever de l'aurore,
Vous y verrez briller tous les attraits de Flore.
La Roſe au teint vermeil, le Jaſmin paliſſant,
L'Argentine naiſſante & le Lys odorant,
La jeune Renoncule & la tendre Anémone,
Pour réjouir vos cœurs ſe joindront à Pomone.
Nous avons des plaiſirs plus vifs & plus piquans,
Mais de les dévoiler il n'eſt pas encor tems.

A ce prix, qui n'eût point accepté la clôture?
Elle nous promettoit la félicité pure;
Pour du ciel & des ſaints on en parloit fort peu,
On penſoit à la terre & preſque point à Dieu.
Sucre, Bons-Bons, Biſcuits, Dragée & Confiture
Nous préludoient déjà ce bonheur de nature;

Et dans ces doux momens nous eussions cent fois
Préféré le couvent aux délices des Rois.

Il vient enfin ce tems où, sanglantes victimes,
On nous plonge en chantant dans d'horribles abymes.
On nous méne à l'autel, on nous fait prononcer
Qu'à tous les droits de l'homme il nous faut renoncer.
C'en est fait, il est dit ce *oui* triste & terrible;
On ne peut revenir de ce serment horrible.
De barbares Humains, fourbes, ambitieux,
Trop jaloux de peupler un essaim malheureux,
Nous livrerent bien-tôt, ô fureur inouie!
Au joug impérieux d'une troupe en furie.
Pour jamais condamnés à l'esclavage, aux fers,
Nous fûmes accablés des plus affreux revers.

A ces regards flatteurs, à cette douce mine,
Qui sembloit annoncer leur sainteté divine,
Succédent tout-à-coup des transports furieux,
Et nous crûmes l'enfer transporté dans les Cieux.
En maitre inéxorable un tyran nous ordonne
De baiser l'escabot de son lugubre trône;
Au Chapitre claustral en tumulte conduits,
Des Moines en rumeur nous ouîmes les bruits.
Les voilà donc enfin dans nos filets auguftes,
Compagnons malheureux de nos peines injustes,
Disaient-ils l'un à l'autre en sourcillant leur front;
Ils vont être livrés au plus sanglant affront.

D'un Prieur orgueilleux éprouvant les caprices,
Nous ne tardâmes point à prévoir nos ſuplices ;
Son minois refrogné, ſes yeux pleins de fureur
Nous préſagaient déjà notre commun malheur.
Mes Freres, nous dit il, reſpect, obéiſſance,
Soumiſſion aveugle, entiére indifférence,
Renoncement parfait à toute volonté,
Juſqu'au moindre deſir de votre liberté.
Juſqu'ici l'on vous a traités avec tendreſſe,
Nous avons employé complaiſance & careſſe,
Pour vous mieux attirer dans nos ſecrets filets ;
Apprenez maintenant nos terribles arrêts.

Parmi nous doit regner un affreux deſpotiſme :
C'eſt là le fondement, la clé du Monachiſme ;
Nous exigeons toujours qu'en eſclaves rampans,
On ſuive à point nommé nos ordres révérends :
Un clin d'œil, un ſignal, cela doit vous ſuffire,
Pour être obéiſſans même juſqu'au martire.
Freres, obéiſſez ; c'eſt notre unique Loi :
Je ſerai deſormais votre Dieu, votre Roi ;
Obéiſſez, vous dis-je, & je vous le répéte,
La foudre ſans cela ménace votre tête.
Déja l'orage gronde, il va fondre ſur vous :
Et pour vous éprouver, Freres, vîte à genoux.
Recevez de ma main vingt coups de diſcipline,
Vous en aurez autant après Laude & Matine :
Allerte, armes en main, qu'on ſe trouſſe à l'inſtant,
Il n'eſt beſoin ici de procédés décent.
Si de montrer vos C. . . vous avez de la honte,
Nous ne la ſouffrons point : ce n'eſt point notre
compte.

O ſpectacle fatal ! honte du genre-humain,
Nous frémiſſions d'horreur ; mais ſa barbare main,
Sans nous laiſſer le tems de trouſſer nos jaquettes,
Vint fondre rudement ſur nos feſſes douillettes.
On vit, hélas, on vit ce qu'on ne peut nommer,
Ce que chaque Lecteur peut fort bien deviner.
Le cruel contemploit d'un œil ſale & lubrique
Tout ce qui compoſoit la petite boutique ;
Et la montrant à tous pour combler leurs deſirs,
Freres, voilà, dit-il, l'objet de nos plaiſirs.

Cher Lecteur, concevez, ſi la choſe eſt poſſible,
Combien notre douleur fut amére & terrible ?
Le front humilié, nos yeux baignés de pleurs :
Nous fumes en ſecret déplorer nos malheurs,
Anathématiſant de leur hypocriſie,
Et de leur procédés l'éxécrable manie.
Ce n'eſt pas tout encor : à des maux ſi divers,
Dans la ſuite on joignit des excès plus pervers.
Notre raiſon naiſſante augmentant ſa lumière,
Nous vimes un peu clair dans notre humble carriere.
Alors, reconnoiſſant notre fatal deſtin,
Cette vue redoubla notre ſombre chagrin.

Cependant il falloit tout ſouffrir en ſilence,
Maudiſſant en ſecret cette fatale engeance,
Bien réſolu un jour de jetter aux ortils
Un froc qui renfermoit de ſi mauvais outils.
Du Chapitre il falloit aller au Réfectoire,
Où les Moines étaient en fort bon train de boire,

Leur apétit glouton ne faiſait qu'un morceau,
De ce qui peut remplir le ventre d'un pourceau ;
Et tandis qu'à Bacchus ils offraient leur hommage,
Que la joie enflammait leur rubicond viſage,
Le Prieur enfumé, déja troublé de vin,
Se prit à nous tenir ce langage divin :
Freres, je vous l'ai dit : la ſainte obéiſſance ;
Doit être déſormais votre unique ſcience ;
Nous n'en voulons point d'autre, & pourvu qu'à nos loix,
Vous vous rendiez ſoumis plus qu'à celle des Rois,
De cent plaiſirs divers vous goûterez l'ivreſſe,
Nous vous pardonnerons tout excès de molleſſe.
Soyez voleurs, menteurs, inſignes ſcélérats,
Gyrovagues Experts en amoureux ébats,
Critiques, médiſans & calomniateurs,
Hypocrites publics, fourbes, perſécuteurs,
Ivrognes à l'excès, méchans à toute outrance,
Sans foi, ſans loi, ſans Dieu, ſans mœurs & ſans ſcience,
Intolérans, cruels, fanatiques, bigots,
Tyrans, luxurieux, caffards & faux-dévots,
Pourvu que l'amour-propre en nous ſoit ſatisfait,
Nous ſavons tolérer le crime & le forfait.
Nous puniſſons auſſi quiconque nous offenſe :
Il eſt sûr d'éprouver une prompte vengeance.
Perdre nos ennemis, ne pardonner jamais,
Ce ſont-là de nos loix les plus notables traits :
N'attaquez point ſurtout un pouvoir arbitraire ;
Qui nous rend ſouverains ſous le double hémiſphere,
Sur vous nous avons droit & de vie & de mort ;

Mes Freres, désormais ce sera votre sort.
Nous tenons ce pouvoir du Saint Pape de Rome ;
Envers nous nos sujets sont comme un vil atôme ;
Tout rebelle est puni d'une affreuse prison :
Quelquefois nous usons de glaive ou de poison.
L'autorité des Rois est pour nous bagatelle,
Nous ne connoissons point leur puissance mortelle ;
A leur joug importun nous nous sommes soustraits,
Par la rébellion, ou bien par les forfaits.
Voila de votre état les Loix irréfragables :
Tout infracteur subit des peines formidables.

C'est ainsi que parla ce démon incarné,
De serpens infernaux le front environné ;
De son souffle sortoit une vapeur affteuse
Et de sa bouche impure une odeur odieuse,
Qui distilloit sur nous le plus mortel poison ;
Nous eûmes pour guérir recours à la raison.
Par prudence engagés à craindre le naufrage,
De notre foible esprit nous fûmes faire usage ;
En feignant d'imiter leur conduite & leurs mœurs,
Nous pouvions éviter de plus vives douleurs.
Oh ! qu'il nous parut long ce tems si déplorable,
Qui nous asservissoit à leur joug exécrable !
Mais enfin la raison reprenant tous ses droits,
Prétendit nous soustraire à leurs coupables Loix.
Norre cœur irrité d'un si dur esclavage,
Brava dans sa fureur la tempête & l'orage

Cette fille des Cieux, l'aimable liberté,
Nous dévoila d'abord l'éclat de sa beauté:

De ses rayons

De ſes rayons naiſſans la bienfaiſante aurore
Ses attraits ſi puiſſans à nos yeux fit éclore :
Et fortement épris de ſes charmes divins,
Nous tentâmes dès-lors de changer nos deſtins.
Des foibles opprimés les défenſeurs auguſtes,
Vengeurs des droits violés par des tyrans injuſtes,
Magiſtrats généreux, amis de l'équité !
Ranimerent l'eſpoir de notre liberté.
Nous ne rougimes point d'implorer leur clémence,
Pour annuller des vœux formés dans l'ignorance.
Mais le Prieur inſtruit d'un ſi noir attentat,
Contre nous en fureur s'agite & ſe débat.
Il aſſemble en rumeur les Moines ſatellites,
De ſes cruels exploits les cohortes élites :
En tigres furieux ils ſe jettent ſur nous,
Et de leurs bras nerveux nous accablent de coups.
Les uns furent jettés dans des priſons obſcures,
Le corps preſque plongé dans de ſales ordures ;
D'autres enſévelis dans d'infâmes cachots,
Cloaque inſuportable, image du cahos.
Nous étions ſur le point d'expirer de miſére :
La faim nous dévoroit daus cet affreux repaire ;
Et ces cruels bourreaux, bien loin de s'adoucir,
De notre triſte état ſe faiſaient un plaiſir.
Chaque jour ils venaient de leurs verges ferrées
Déchirer à longs traits nos feſſes décharnées
A l'égard des mutins on uſa décemment,
D'un breuvage italique appellé poiſon lent.
Ceux qu'ils avaient trouvés plus ſoumis, moins re-
belles,
Subirent comme nous des peines très-cruelles.

Ils furent transportés dans des climats lointains,
Où le terrible ennui couronnoit leurs destins.
Hélas ! leur sort étoit encore plus sévére,
Plus triste que celui des forçats de Galère.
Enfin la seule mort vint nous délivrer tous
De tant d'affreux Tyrans qui s'armaient contre nous.

Peres infortunés, & vous meres coupables,
Qui rendez vos enfans, dans le tems, misérables,
Pour les ensévelir dans des Cloîtres obscurs,
Vous êtes réservés aux châtimens futurs.
Apprenez que le Ciel vengeur de leurs miseres,
Vous prépare déja des châtimens séveres;
Hélas ! puisse à jamais le Démon du remord,
En déchirant vos seins venger leur triste sort !
Et vous, Moines cruels, vrais monstres de molleſſe,
Qui savez en tout sens tourmenter votre espéce;
Tyrans de la jeunesse, & de sa liberté,
Vous en qui l'on ne voit nulle ombre de bonté,
Vautours de nos tombeaux, oiseaux de sombre augure,
Barbares destructeurs de l'humaine nature,
Qui voudriez plonger dans vos gouffres affreux
Notre postérité, jusques à nos neveux :
Déjà l'orage fond, la foudre tonne & gronde :
Bien-tôt vous allez être exterminés du monde.
C'est l'Arrêt du Très-Haut, qui venge vos forfaits;
Cruels, disparoissez, périssez à jamais :
Partez pour le Ténare, où d'avides furies
Puniront à l'envi vos démarches impies.

Trop long-tems l'univers a ſouffert vos excès,
Non chez lui déſormais, vous n'aurez plus d'accès.
Déjà les Souverains inſtruits de vos déſordres,
De vous anéantir s'en vont donner les ordres;
Il n'eſt pas éloigné, ce tems, cet heureux tems,
Où tout moine ſera réduit dans le néant,
Et nous verrons bien-tôt la terre nétoyée
D'une vermine impure aux flammes deſtinée.
Mortels, puiſſiez-vous voir accomplir tous nos vœux:
Parmi vous il ſeroit bien moins de malheureux.

A ce portrait flatteur, tiré d'après nature,
A cet aveu puiſé dans la vérité pure,
Y reconnoiſſez-vous, mes Peres révérends,
De votre charité les nobles ſentimens?
Fut-il jamais de Tygre au fond de la Lybie
Capable d'exercer une telle furie?
Tout féroce qu'il eſt, le Lion ne mange point
La victime qui ſait le reſpecter de loin;
Dans un ſombre repos il n'attaque perſonne,
Et dort tranquillement quand la faim l'abandonne.
Barbares! plus cruels que la Panthére & l'Ours,
Vous leur faites couler de lamentables jours,
Ou du moins trop jaloux de leur repos tranquille,
Vous changez en enfer leur reſpectable aſyle.
La diſcorde, l'aigreur, l'envie & la fureur
Agitent tour-à-tour votre coupable cœur:
Et bien loin d'opérer le bonheur de vos Freres,
Vous les perſécutez par de ſanglantes Guerres.
Rougiſſez, inhumains, de ſouffler à loiſir
Dans des cœurs innocens les feux du repentir.

Quel mal vous ont donc fait ces victimes timides,
Pour les martiriſer par des traits ſi perfides?
Par quels ſecrets motifs les chargez-vous de fers;
Eſt-ce pour les ſouſtraires aux tourmens des enfers?
Pour leur faire éxpier par des peines ſi dures,
De votre humanité les ſecouſſes impures,
Ou bien l'eſpoir heureux de les conduire au Ciel?

Mais, croyez-vous vous-même un bonheur éternel?
Croyez-vous que celui qui créa la lumiere,
Vengera vos méfaits au bout de la carriére;
Et ne ſavons-nous pas que vous vous moquez tous
Des menaces d'un Dieu que l'on croit en courroux?
Eſt-ce la pauvreté, cette vertu ſévére,
Que vous voulez prêcher aux enfans de la terre?
Mais, répondez-moi donc? Hypocrites, pourquoi
Violez-vous en tout ſens une ſi ſainte loi?
Pourquoi donc ces grands biens, ces richeſſes énormes?
A votre auguſte Chef vous rendent-ils conformes?
Oſez-vous nous prêcher l'auſtere pauvreté,
Tandis que votre état eſt richement renté,
Que vous faites bombance, & qu'à la bonne chere
Vous ajoutez encor les plaiſirs de Cithére?
Voyez, mes Révérends, vos viſages bouffis:
On pourroit vous nommer cochons du paradis,
Engraiſſés aux dépens de quelques patenotes,
Ou des biens uſurpés à nos pauvres dévotes.

D'où vient ce front orné de bourgeons, de rubis?
N'auriez-vous point tâté du vin de ſybaris?
N'eſt-ce pas le Champagne ou l'excellent Bourgogne,
Qui farde les contours de votre rouge trogne?
Quel agent fait bondir votre vaſte abdomen?
Ce n'eſt pas sûrement le jeûne de chrétien.
Pouvez-vous nous prêcher la pénitence en chaire,
Vous qu'on voit plus ventrus qu'un riche Commiſſaire,
Plus gras & plus dodus qu'un ancien carnaval,
Et plus recoquillés qu'un jeune ſénéchal?

Mais à qui devez-vous les moyens de bien boire?
C'eſt, mes chers Révérends, ſans doute au Purgatoire.
Sans lui, vous le ſavez, vous creveriez de faim:
On ne l'ignore pas; c'eſt votre gagne pain:
C'eſt lui qui fait bouillir votre énorme marmite,
Qui vous fait chérement vendre votre eau-benite.
Friponner les vivans, vivre aux dépens des morts,
De votre heureux ſavoir ſont les plus fins reſſorts;
Et vous ne feriez pas ſortir du Purgatoire
Un gueux qui ne pourroit payer votre priére,
Quand il devrait rôtir toute une éternité.
Que vos cœurs ſont humains, qu'ils ſont pleins de bonté!
Ajoûtez à cela que pour dix ſols de rente,
Chaque jour vous mettez votre Sauveur en vente:
Vous ne rougiſſez pas de faire un vil encan
Du Dieu qui vous prodigue & ſa vie & ſon ſang.

Pourrez-vous me taxer d'énorme calomnie ?
Mais, s'il en eſt ainſi, dites-moi, je vous prie,
Pourquoi faire acheter au prix d'un vil argent
Des Pſeaumes que jadis on vous paya comptant ?
Pourquoi nous taxez-vous l'auguſte ſacrifice ?
L'intérêt rendra-t'il votre Dieu plus propice ?
Et ce Dieu, qui connoît votre avare deſir,
A vos ſordides vœux poutroit-il applaudir ?

Ce n'eſt, me direz-vous, qu'à titre d'indulgence
Que vous vendez du Ciel les dons & la ſcience,
Et qu'il vous eſt permis de vivre de l'Autel,
Sans offenſer en rien la loi de l'Eternel ?
Téméraires menteurs, d'où vient donc l'opulence,
Qui fait de jour en jour croître votre inſolence ?
Ne la devez-vous pas aux prodigues Ayeux
A qui vous promettiez le Royaume des Cieux,
Pourvû qu'au poids de l'or, prodigué ſans meſure,
Ils euſſent ſatisfaits votre avarice impure ?
Chez vous le vil argent a forgé plus de ſaints
Qu'on ne voit de ſujets ſoumis aux ſouverains.
Vos ayeux condamnoient aux flammes du tenare
Quiconque à leur égard avoit un cœur avare.
Combien de ſcélérats au gibet deſtinés,
Furent furtivement jadis canoniſés ?
Ils échangeoient le Ciel pour un morceau de terre,
Trop prodigues d'un bien qui ne leur coûtoit guere.

Non moins induſtrieux, & peut-être plus fins,
Comme eux, vous parvenez à de ſemblables fins,
En filoux vous coupez plus finement la bourſe

Des mourans effrayés, qui vont finir leur courſe ;
Vous leur perſuadez que ſans un don ſecret,
Dépoſé dans les mains d'un Confeſſeur diſcret,
Pour eux il ne peut être une gloire éternelle.
Satan, leur dites-vous, de ſa griffe cruelle
Vous précipitera dans ſes affreux cachots,
Si vous ne nous donnez vos antiques magots ;
Il faut, pour expier ce crime d'avarice,
Vite vous déſaiſir, ſans appel de juſtice,
De ces enfans auteurs de votre iniquité ;
Sans cela contre vous le Ciel trop irrité
En enfer lanceroit ſa foudre & ſon tonnerre,
Et vous déclareroit une éternelle guerre.
Imbéciles Mourans, que vous ſavez bien peu
Le but & le motif du monaſtique jeu ?
Fins renards, vieux filoux, votre ruſe ſecréte
Ne tend qu'à dénicher d'une main trop diſcréte
Ces oiſeaux colorés ſi ſaintement chéris,
A qui l'on a donné le beau nom de Louis.

Que d'orphelins réduits à l'extrême indigence,
Que de riches fruſtrés de leur vaſte opulence !
Que d'héritiers conduits au fond d'un hopital !
Que de ſots dépouillés à votre tribunal !
Que de tréſors pillés, que de bourſes coupées
Par un glaive caché ſous vos robes ſacrées !
Pirates de l'Autel, céleſtes aſſaſſins,
Des richeſſes d'autrui vous engraiſſez vos mains,
Et, tels que des vautours acharnés au carnage,
Cruels, vous dévorez du pauvre l'héritage.
Si, du moins, ces tréſors par le crime entaſſés,

Etoient pour soulager vos enfans délaissés,
Ces enfans fabriqués la nuit à la sourdine,
Qu'on fait appartenir à plus d'une Béguine,
Du moins l'humanité respireroit encor;
On envieroit bien moins votre argent & votre or;
Mais loin de garantir leur naissante misére,
Vous les envoyez tous à la salpêtriere.
Vous destinez le fruit de ces vols ténébreux
A boire de bons coups, à ranimer des feux
Trop fréquemment éteints dans les eaux d'Amatonte,
Ou bien de vos creusets à rallumer la fonte.

Après le testament vient la confession,
Autre digne sujet de votre attention.
Mes chers Peres, c'est là que renaît votre zèle;
De vos saintes ardeurs la flamme trop fidéle.
Lorque la jeune Hébé le matin vous déduit
Des péchés favoris qu'elle a commis la nuit,
Qu'éloquente à narrer ces plaisirs de nature,
Ces petits petits jeux de main répétés sans mesure,
Dieu! que de doux transports ne ressentez-vous pas?
Vous pensez moins à Dieu qu'à ses brillans appas,
Certain je ne sai quoi vient vous chatouiller l'ame;
Son haleine, sa voix, son regard vous enflame,
Votre discréte main grate secrétement
Ce qui peut amortir cet ardent mouvement:
Cependant vous levez vers la céleste voûte
Des yeux qu'un vif amour vient de mettre en déroute:

Vous

Vous ſoupirez, hélas! Mais eſt-ce pour gémir
Ou bien pour exciter au triſte repentir
Cette coupable Hébé ſaintement enivrée
Du nectar que Vénus répand dans l'Empirée ?
Non, tout votre regret, c'eſt de ne pas jouir
De charmes, des appas qu'Hébé peut vous offrir.

Pour ſoulager un peu votre triſte contrainte,
Vous pouſſez en ſecret quelqu'amoureuſe plainte,
Vous lui faites redire un peu plus à loiſir
Les objets qui pouvaient augmenter ſon plaiſir ;
Ma ſœur, lui dites-vons, ce forfait de nature,
Eſt-il le triſte fruit de votre main impure ?
Falloit-il la porter ſur ce lieu dangereux,
Centre de vos péchés & proſcrit par les Cieux ?
Comment l'avez-vous fait? vous êtes-vous touchée,
Sans avoir combattu cette horrible penſée ?
N'avez-vous pas uſé de certain inſtrument,
Dont la touche produit cet impur mouvement ?
Ou bien eſt-ce le doigt ? dites-moi, je vous prie,
Ne me célez en rien ces excès de folie ?
Chére ſœur, avez-vous pénétré bien avant ?
N'avez-vous qu'effleuré le portique indécent ?
Vous êtes-vous ſervi d'une main étrangere ?
Ne vous a-t-elle point chatouillé le derriere ?
Le coup eſt-il parti ? avez-vous conſommé
De tant de mouvemens le charmant réſumé ?
Au milieu du plaiſir êtes-vous expirée ?
Vos yeux mourans ont-ils troublé votre penſée ?
N'avez-vous point penſé faire avec votre amant
Ce que vous avez fait ſur vous ſecrétement ?

N'avez-vous point voué ce petit sacrifice
A son honneur & gloire ? Ou bien est-ce caprice ?
N'avez-vous pas formé le coupable dessein
De goûter avec lui ce plaisir sur-humain ?

Oui, mon pere, il est vrai, repond-elle en franchise,
Nombre infini de fois j'en ai fait la sottise :
J'ai commis en tout sens ce que ma faible chair
A pu me suggérer : j'en fais un aveu clair.
Puisque de tout savoir vous en avez l'envie,
Je vais vous raconter l'histoire de ma vie :
Puisse mon humble aveu d'extase vous ravir,
Vous goûterez du moins l'image du plaisir.
Dès l'âge de douze ans j'ai perdu, très-saint Pere,
Ce qu'une fille perd lorsqu'elle devient mere :
Je l'ai sacrifié pour un ingrat amant,
Le cruel me quitta, dès qu'il eut son comptant.
Hélas ! je le donnai pour une simple jupe,
Qui flattoit mon orgueil ; bien-tôt j'en fus la dupe.
Le funeste jupon grossissoit chaque jour,
Dans peu je me trouvai victime de l'amour.
L'image du plaisir m'étoit pourtant restée,
Sans cesse elle occupoit mon cœur & ma pensée.
Dès qu'une fois on a goûté ce doux plaisir,
On ne peut s'en passer sans devenir martyr.
L'habitude fait tout, sur tout celle du vice ;
En amour on n'est point éternelle novice ;
C'est un énorme poids plus pesant qu'un rocher,
Que sur tout avenant on voudroit décharger.
A ces jeux si charmans j'étois accoutumée ;

Mon amant ne m'eut pas plûtôt abandonnée,
Que je fis le ſerment de prendre un fort champion,
Qui pût ſix fois par jour me donner ſa leçon.
Je jettai mes regards ſur un Révérend Pere,
Qui me paroiſſoit fort des reins & du derriere,
Robuſte, découplé, l'œil friand du morceau,
Le teint enluminé par le jus du tonneau.

Attendez, chere Sœur, ſur un Reverend Pere,
Oh! pour le coup ce cas devient ma propre affaire:
Dites-moi, qu'a-t'il fait, qu'a-t'il dit ou penſé?
Ne s'eſt-il pas conduit en homme ſcienté?
Auroit-il fait le cas? ô le monſtre éxécrable!
Etoit-ce, chere Sœur, au lit ou bien à table?
N'auroit-il pas ſi bien exercé ſon devoir,
Qu'il l'exerce à l'égard des Freres du dortoir?
Combien de fois par jour a-t'il fait la folie?
Trois, quatre, ou bien ſix fois. Ce n'eſt pas par envie,
Chere Sœur, que je fais ces triſtes queſtions,
Je me livre, à regret, à ces réfléxions;
J'avouerai cependant que la chair eſt fragile,
Que de lui reſiſter il eſt bien difficile.
Vous avez des appas: qui ne les aimeroit?
Capucin volontiers ſon jeûne en caſſeroit;
Moi-même qui vous parle, hélas! ſi je ſoupire,
Eſt-ce pour exprimer mon éternel martyre,
Ou bien pour déplorer cet amoureux forfait,
Qu'en public on déteſte & qu'on aime en ſecret?

Mais, dites-moi, ma ſœur, ce très-Révérend Pere,

Non content du devant, a-t-il fait au derriere ?
Le cas seroit très-grave ; il est de mon devoir
De tout examiner, de tout voir, tout savoir.
N'avez-vous point usé de la voie florentine ?
C'est un crime commun parmi la gent divine ;
Et ce gros rubicond au minois dégourdi
Auroit bien pu goûter son plaisir favori.
Répondez sur ce fait : seroit-il véritable ?
Non, mon Pere, je hais ce vice détestable :
Je n'ai jamais aimé ce robuste champion,
Que pour rassasier ma forte passion.
Fort bien, continuez : le voyez-vous encore ?
Sans doute vous avez chassé cette pécore :
C'est le train ordinaire en amoureux ébat,
Après le Moine vient l'aiguillon du soldat.
Oui, mon Pere, il est vrai, c'étoit un Capitaine ;
Mon ardeur est pour lui bien plus que souveraine.
Pour goûter du plaisir, vive un joli plumet,
C'est en fait d'amourette un excellent gourmet.
Un Capitaine, hélas ! mais vaut-il bien un Moine ?
Est-il aussi puissant qu'un disciple d'Antoine ?
Oui, mon Pere, & bien plus, pour tout dire en un mot,
Un Moine auprès de lui n'est qu'un bernable sot.
Finissez : est-ce tout ? n'avez-vous autre chose
Qui puisse regarder votre plaisir morose ;
Non, tout est débité ; Pere ; je n'ai plus rien
Qu'à vous dire qu'un moine est pire qu'un vaut rien.

Tels sont les entretiens, mes très-Révérends Peres,

Que vous tenez ſouvent dans d'auſſi ſaints myſtéres,
Loin de parler de Dieu, vous ne parlez qu'amour;
C'eſt le bruit du public, l'anecdote du jour.
Je pourrois bien encore vous parler de reliques,
Des divins oſſelets qui parent vos boutiques,
De roſaires, d'agnus, de croix, de chapelets,
Qu'on ne traite à préſent que de colifichets.
Vous les vendez fort cher, & le peuple imbécille
Achéte au poids de l'or le bien être tranquille,
Dont vous joüiſſez tous, mes très-chers Révérends:
Mais bien-tôt va venir ce tems, cet heureux tems,
Où ſagement inſtruit de toutes vos manies,
Il ſe corrigera de toutes ſes folies;
Il vous regardera comme nos beaux-eſprits,
Pour des gens qui devroient être au gibet détruits:
Ignares, fainéans, inutiles au monde,
Ne faiſant que dormir dans une paix profonde;
Tandis qu'un citoyen au milieu des travaux
S'efforce à vous fournir & pipes & tonneaux.
Nouveaux Phariſiens, ſcribes abominables,
Je pourrois peindre ici vos mœurs plus déteſtables;
Mais non, je ſais me taire & tirer le rideau:
Je ne veux pas noircir les traits de mon pinceau.
Je ne forme qu'un vœu formé par tout le monde:
Que Satan votre pere à jamais vous confonde.
Pour moi je ſuis toujours votre humble ſerviteur,
En attendant en paix votre commun malheur.

FIN.

ÉPITRE

A MADEMOISELLE GUIMARD

*PAR M. M*****

EST-IL bien vrai, charmante Danaé,
Que du Théatre embelli par tes pas,
Tu vas chercher dans de froids galetas
L'humanité plaintive, abandonnée?
Oui, cette Hébé de roſes couronnée
Qu'environnoit un eſſain d'étourdis,
En Sœur du pot, s'en va dans un taudis.
Te ſoulager, Famille infortunée,
Elle eſt pour toi l'Ange du Paradis,
Et tu la crois au moins prédeſtinée.
Au lieu des jeux, des amours & des ris,
Qui voltigeaient ſous ſes riches lambris,
Quelle eſt ſa Cour? Des Marmots en guenille,
Un bon Vieillard, une Mere, une Fille;
A ſes genoux je les vois attendris,
Les yeux en pleurs, je crois tous les entendre
Bénir le Ciel qui la fit belle & tendre.
Hélas, GUIMARD! ſans tes jolis péchés,
Cent Malheureux expiraient dans les larmes;
Leur ſalut eſt le tribut de tes charmes.
Ah! Que du ciel les deſſeins ſont cachés!
Rien n'eſt ſi beau que de vivre en Hermite,
Chacun le dit, cependant il eſt clair,

Que ſi GUIMARD, eût été Carmélite,
Les Malheureux ſeraient morts en Hyver,
C'eſt donc ce cœur ſi foible & ſi fragile,
Que pour exemple, au Prône on citera :
O charité ! Vértu de l'Evangile ;
Quoi ! ton modéle eſt donc à l'Opéra ?
Mais quel dommage ! hélas, dans la couliſſe,
La Vertu même eſt, dit-on, comme un vice ;
Chere GUIMARD, ton Curé te louera,
Et te louant, il t'excommuniera.

A ſon Diner un dévot Moliniſte,
Pour tous ſes goûts, indulgent Moraliſte,
Blâme les tiens, te damne en digérant,
Et jette à peine un œil indifférent
Sur les malheurs d'un voiſin Janſeniſte.
Tu ne connais Molina ni Queſnel,
Mais l'Indigent, mais le faible Pupile,
Dans ton corſet trouve un cœur maternel.
Ame Celeſte ! Et du Ciel on t'exile !
Jamais au Ciel on ne monte en cadence ;
Tu fais du bien, mais ta danſe, tes pas,
Sont applaudis ainſi que tes appas ;
Depuis David Dieu ne veut plus qu'on danſe.

Si tu mourais, car ce n'eſt plus le tems
Où le plaiſir rajeuniſſant les belles,
Leur aſſurait un éternel printemps ;
Si tu mourais, l'on verrait ton cerceuil
Environné de mille amours en deuil ;
Pleurant leur mere, une foule attendrie

De malheureux à qui tu rends la vie,
Suivraient auſſi ce funeſte convoi ;
Mais ton Curé, ni même ton Vicaire,
Ni du bas-Chœur, la troupe mercenaire
Ne marcheraient en hurlant devant toi.
D'encens béni ſans être parfumée,
Hors du bercail tu ſerais inhumée...
Mais pourquoi vais-je attriſter tes plaiſirs?
Aime, jouis, ſuis tes goûts, ton caprice,
De tes amans, couronne les deſirs,
Aux malheureux tends une main propice ;
Comme un ruiſſeau qui coule ſur les fleurs
Laiſſe couler ta brillante jeuneſſe ;
Après avoir regné ſur tous les cœurs,
A cinquante ans, un grand Carme à confeſſe
Fera ta paix. Un ſonge ſéduiſant,
Une erreur tendre, une douce folie,
Peut s'effacer, mais jamais Dieu n'oublie ;
Qu'on fut ſenſible & qu'on fut bienfaiſant.

FIN.